

Maman-souris

Suzanne Myre

Number 92, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14591ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Myre, S. (2002). Maman-souris. *Moebius*, (92), 109–111.

Maman-souris

Ça doit bien faire deux mois que je moisiss dans ce trou à rat, avec pour toute compagnie le rat du trou. Pas vraiment un rat en fait, plutôt une souris, un mulot, un truc de cette espèce, quoi. Pas vraiment un trou non plus, car c'est plutôt bien meublé. Il y a un lit, avec les ressorts du matelas qui m'entrent dans les os dès que je me retourne, il y a une petite table avec une chaise bien dure, et un truc à tiroir unique, pour ranger mes vêtements : deux chemises, deux t-shirts, deux pantalons, deux caleçons, tous par deux, qu'ils ont décidé. Pour qu'on se sente moins seul, je suppose. Mais moi, j'ai de la chance avec ma souris, je m'ennuie pas. Je l'ai appelée «maman», en souvenir de celle à cause de qui je suis ici. Quand j'entre dans ma cellule, je dis : «Maman, t'es là?», et elle se montre la fiole, c'est immanquable. Je lui donne alors le bout de fromage que j'ai piqué à de la cantine, ou la feuille de laitue, c'est ce qu'elle préfère. Pendant qu'elle mange, je lui caresse le crâne et si je me penche bien près, on dirait qu'elle ronronne, ou qu'elle bourdonne, quelque chose de doux comme ça.

Le même son qui fredonnait dans ma tête à moi quand j'ai fracassé celle de la mère, ce samedi soir où, une fois de plus, elle m'a demandé de tondre la pelouse. Elle avait plus toute sa tête, la mère, parce que l'avais tondue la veille, son herbe. Elle faisait une obsession du gazon, il était jamais assez bien pour elle. C'était la grande compétition entre le nôtre et celui des voisins. Elle me demandait de me mettre à genoux, comme si c'était un dieu auquel fallait que je rende grâce, et d'enlever la mauvaise herbe dès qu'il en apparaissait une. J'en avais des haut-le-cœur. Pendant ce temps, elle marchait autour de moi et pointait une touffe avec son grand doigt tandis

qu'elle me martelait les côtes avec sa canne: «Là, là, qu'elle disait, tu en as oublié une, là.» Elle me rendait fou. Je me souviens, un après-midi de canicule, y faisait chaud à fendre les pierres, elle m'a forcé à arracher les tiges de pissenlit une à une. J'avais les reins en compote, à mon âge, on a les reins qu'on a. La sueur pissait sur mon front et elle, elle me regardait travailler, assise à l'ombre sur la galerie, en sirotant une limonade. Chaque fois que je levais la tête pour regarder de son bord, elle me fusillait des yeux. Je préférais encore garder le nez dans les pissenlits que d'affronter ce regard militaire, le même devant lequel mon père a baissé le sien toute sa vie.

J'avais une espèce de copine. Elle aussi vivait chez sa mère, qui était handicapée des jambes. On se rencontrait chez le marchand de glace et on marchait sur le bord du fleuve en léchant nos cornets, comme des jeunes. On parlait pas beaucoup, elle était muette. On souriait. Un jour, je lui ai demandé de plus porter cette robe verte tachetée de jaune, parce que ça me rapprochait trop de la pelouse. Je voulais être sur un nuage avec elle, pas au ras de la terre. Elle l'a mal pris, je l'ai compris dans son absence de sourire. J'ai pas l'habitude de parler aux femmes, à part la mère à qui je dis jamais plus de trois mots d'affilée, pas que je manque d'inspiration mais elle me laisse jamais en placer plus de trois à la fois. Peut-être qu'elle se méfie du quatrième. En tout cas, j'ai plus revu mon amie. Sauf lorsqu'elle passait devant chez nous vêtue de sa robe-pelouse pour faire exprès, alors que j'étais à quatre pattes dans l'herbe. Je la regardais, je confondais la robe avec ce qui se trouvait sous mes genoux, halluciné par le soleil de midi.

Ce samedi soir-là, j'avais l'intention de tenter une réconciliation, même si c'est pas facile de s'excuser quand on n'est pas certain de la raison pour laquelle il faut le faire. Je m'apprêtais à sortir, c'était la brunante, ma mère était devant la télé. Elle m'a apostrophé au moment précis où je prenais ma béquille, j'en avais besoin de ce temps-là, mon nerf sciatique élançait. «Tu vas tondre la pelouse avant de sortir, tu vas tondre la pelouse.» Elle l'a dit deux fois. C'est peut-être ça qui m'a énervé. Je lui ai balancé la béquille sur la tête, deux fois plutôt qu'une. Y avait ce

petit bourdonnement sourd entre mes deux oreilles quand je l'ai vue s'affaisser, la bouche un peu croche, comme si elle était restée accrochée sur le mot «pelouse». Un son doux, paisible, avec aucun mot pour déranger. Je me suis pourtant senti vieux, et fatigué, comme si toute la vie derrière moi venait de se vivre en une fraction de seconde. Je me suis assis et j'ai attendu.

Maman a plus faim. Elle bouge plus. On dirait qu'elle s'est endormie. Je lui tapote le crâne et colle mon nez sur son poil rude et propre. Elle lève le museau de sa salade et me regarde avec ses petits yeux ronds. Je pense qu'elle m'aime.